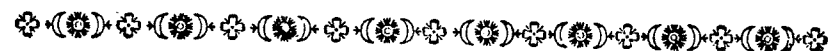


Locke : Essai philosophique concernant l'entendement humain, Livre II, chap. 27 : "Ce que c'est qu'identité et diversité.



CHAPITRE XXVII.

Ce que c'est qu'Identité, & Diversité.

CHAP.
XXVII.

En quoi consiste
l'identité.

§. I. **U**N autre source de comparaisons dont nous faisons un assez fréquent usage, c'est l'existence même des choses, lorsque venant à considérer une chose comme existant dans un tel tems & dans un tel lieu déterminé, nous la comparons avec elle-même existant dans un autre tems, par où nous formons les idées d'Identité & de Diversité. Quand nous voyons une chose dans une telle place durant un certain moment, nous sommes assurés (quoi que ce puisse être) que c'est la chose même que nous voyons, & non une autre qui dans le même tems existe dans un autre lieu, quelque semblables & difficiles à distinguer qu'elles soient à tout autre égard. Et c'est en cela que consiste l'identité, je veux dire en ce que les idées auxquelles on l'attribue, ne sont en rien différentes de ce qu'elles étoient dans le moment que nous considérons leur première existence, & à quoi nous comparons leur existence présente. Car ne trouvant jamais & ne pouvant même concevoir qu'il soit possible, que deux choses de la même espèce existent en même tems dans le même lieu, nous avons droit de conclure que tout ce qui existe quelque part dans un certain tems, en exclut toute autre chose de la même espèce, & existe-là tout seul. Lors donc que nous demandons, si une chose est la même, ou non, cela se rapporte toujours à une chose qui dans un tel tems existoit dans une telle place, & qui dans cet instant étoit certainement la même avec elle-même, & non avec une autre. D'où il s'ensuit, qu'une chose ne peut avoir deux commencemens d'existence, ni deux choses un seul commencement, étant impossible que deux choses de la même espèce soient ou existent, dans le même instant, dans un seul & même lieu, ou qu'une seule & même chose existe en différens lieux. Par conséquent, ce qui a un même commencement par rapport au tems & au lieu, est la même chose; & ce qui à ces deux égards a un commencement différent de celle-là, n'est pas la même chose qu'elle, mais en est actuellement différent. L'embarras qu'on a trouvé dans cette espèce de relation, n'est venu que du peu de soin qu'on a pris de se faire des notions précises des choses auxquelles on l'attribue.

§. 2. Nous

& Diversité. LIV. II.

259

§. 2. Nous n'avons d'idée que de trois sortes de Substances, qui sont, 1. DIEU; 2. les *Intelligences éternelles*; 3. les *Corps*.

Premièrement, Dieu est sans commencement, éternel, inaltérable, & présent par-tout, c'est pourquoi l'on ne peut former aucun doute sur son identité.

En second lieu, les Esprits finis ayant eu chacun un certain tems & un certain lieu qui a déterminé le commencement de leur existence, la relation à ce tems & à ce lieu déterminera toujours l'identité de chacun d'eux, aussi long-tems qu'elle subsistera.

En troisième lieu, on peut dire de-même à l'égard de chaque particule de matière, que, tandis qu'elle n'est ni augmentée ni diminuée par l'addition ou la soustraction d'aucune matière, elle est la même. Car quoique ces trois sortes de *Substances*, comme nous les nommons, ne s'excluent pas l'une l'autre du même lieu, cependant nous ne pouvons nous empêcher de concevoir, que chacune d'elles doit nécessairement exclure du même lieu toute autre qui est de la même espèce. Autrement les notions & les noms d'identité & de diversité seroient inutiles; & il ne pourroit y avoir aucune distinction de Substances ni d'aucunes choses différentes l'une de l'autre. Par exemple, si deux Corps pouvoient être dans un même lieu tout à la fois, deux particules de matière seroient une seule & même particule, soit que vous les supposiez grandes ou petites; ou plutôt, tous les Corps ne seroient qu'un seul & même corps. Car par la même raison que deux particules de matière peuvent être dans un seul lieu, tous les Corps peuvent être aussi dans un seul lieu: supposition qui étant une fois admise détruit toute distinction entre l'identité & la diversité, entre un & plusieurs, & la rend tout-à-fait ridicule. Or comme c'est une contradiction, que deux ou plus d'un ne soient qu'un, l'identité & la diversité sont des rapports & des moyens de comparaison très-bien fondés, & de grand usage à l'Entendement.

Toutes les autres choses n'étant, après les Substances, que des *Modes* ou des *Relations* qui se terminent aux Substances, on peut déterminer encore par la même voie l'identité & la diversité de chaque existence particulière qui leur convient. Seulement à l'égard des choses dont l'existence consiste dans une perpétuelle succession, comme sont les actions des Etres finis, le *Mouvement* & la *Pensée*, qui consistent l'un & l'autre dans une continuelle succession, on ne peut douter de leur diversité; car chacune périssant dans le même moment qu'elle commence, elles ne sauroient exister en différens tems, ou en différens lieux, ainsi que des Etres permanens peuvent en divers tems exister dans des lieux différens; & par conséquent, aucun mouvement ni aucune pensée qu'on considère comme dans différens tems, ne peuvent être les mêmes, puisque chacune de leurs parties a un différent commencement d'existence.

§. 3. Par tout ce que nous venons de dire il est aisé de voir ce que c'est qui constitue un *Individu* & le distingue de tout autre Etre, (ce qu'on nomme *Principium Individuationis* dans les Ecoles, où l'on se tourmente si fort pour savoir ce que c'est) il est, dis-je, évident que ce *Principe* con-

CHAP.
XXVII
Identité des
Substances.

Identité des
Modes.

Ce que c'est
qu'on nomme
dans les Ecoles
*Principium indivi-
duationis*.

siste dans l'existence même qui fixe chaque Etre, de quelque sorte qu'il soit, à un tems particulier, & à un lieu incommunicable à deux Etres de la même espèce. Quoique cela paroisse plus aisé à concevoir dans les *Substances* ou dans les *Modes* les plus simples, on trouvera pourtant, si l'on y fait réflexion, qu'il n'est pas plus difficile de le comprendre dans les Substances, ou dans les Modes les plus complexes, si l'on prend la peine de considérer à quoi ce Principe est précisément appliqué. Supposons, par exemple, un *Atôme*, c'est-à-dire, un Corps continu sous une surface immuable, qui existe dans un tems & dans un lieu déterminé, il est évident que dans quelque instant de son existence qu'on le considère, il est dans cet instant le même avec lui-même. Car étant dans cet instant ce qu'il est effectivement & rien autre chose, il est le même & doit continuer d'être tel, aussi long-tems que son existence est continuée; car pendant tout ce tems il sera le même, & non un autre. Et si deux, trois, quatre *Atômes*, & davantage, sont joints ensemble dans une même *masse*, chacun de ces *Atômes* fera le même, par la règle que je viens de poser; & pendant qu'ils existent joints ensemble, la *masse* qui est composée des mêmes *Atômes*, doit être la même *masse*, ou le même *corps*, de quelque manière que les parties soient assemblées. Mais si l'on en ôte un de ces *Atômes*, ou qu'un y en ajoûte un nouveau, ce n'est plus la même *masse*, ni le même *corps*. Quant aux créatures vivantes, leur *identité* ne dépend pas d'une *masse composée de mêmes particules*, mais de quelque autre chose. Car en elles un changement de grandes parties de matière ne donne point d'atteinte à l'*identité*. Un *Chêne* qui d'une petite plante devient un grand arbre, & qu'on vient d'émonder, est toujours le même *Chêne*; & un *Poulain* devenu *Cheval*, tantôt gras, & tantôt maigre, est durant tout ce tems-là le même *Cheval*, quoique dans ces deux cas il y ait un manifeste changement de parties: desorte qu'en effet ni l'un ni l'autre n'est une même *masse* de matière, bien-qu'ils soient véritablement, l'un le même *Chêne*, & l'autre, le même *Cheval*. Et la raison de cette différence est fondée sur ce que dans ces deux cas concernant une masse de matière, & un Corps vivant, l'*identité* n'est pas appliquée à la même chose.

§. 4. Il reste donc de voir en quoi un *Chêne* diffère d'une masse de matière; & c'est, ce me semble, en ce que la dernière de ces choses n'est que la cohésion de certaines particules de matière, de quelque manière qu'elles soient unies; au-lieu que l'autre est une disposition de ces particules telle qu'elle doit être pour constituer les parties d'un *Chêne*, & une telle *organisation* de ces parties qui soit propre à recevoir & à distribuer la nourriture nécessaire pour former le bois, l'écorce, les feuilles, &c. d'un *Chêne*, en quoi consiste la vie des *Végétaux*. Puis donc que ce qui constitue l'unité d'une Plante, c'est d'avoir une telle *organisation* de parties dans un seul Corps qui participe à une commune vie; une Plante continue d'être la même Plante aussi long-tems qu'elle a part à la même vie, quoique cette vie vienne à être communiquée à de nouvelles parties de matière, unies *vitalement* à la Plante déjà vivante, en vertu d'une pareille *organisation* continuée, laquelle convient à cette espèce de Plante. Car cette *organisation* étant

en

en un certain moment dans un certain amas de matière, est distinguée dans ce composé particulier de toute autre organisation, & constitue cette vie *individuelle*, qui existe continuellement dans ce moment, tant avant qu'après, dans la même continuité de parties insensibles qui se succèdent les unes aux autres, unies au corps vivant de la Plante, par où la Plante a cette *identité* qui la fait être la même Plante, & qui fait que toutes ses parties sont les parties d'une même Plante pendant tout le tems qu'elles existent jointes à cette *organisation* continuée, qui est propre à transmettre cette commune vie à toutes les parties ainsi unies.

§. 5. Le cas n'est pas si différent dans les Brutes que chacun ne puisse conclure de-là, que leur *identité* consiste dans ce qui constitue un *Animal* & le fait continuer d'être le même. Il y a quelque chose de pareil dans les Machines artificielles, & qui peut servir à éclaircir cet article. Car, par exemple, qu'est-ce qu'une Montre? Il est évident que ce n'est autre chose qu'une organisation ou construction de parties propre à une certaine fin, qu'elle est capable de remplir, lorsqu'elle reçoit l'impression d'une force suffisante pour cela. Desorte que si nous supposons que cette machine fût un seul corps continu, dont toutes les parties organisées fussent réparées, augmentées, ou diminuées par une constante addition ou séparation de parties insensibles par le moyen d'une commune vie qui entretînt toute la machine, nous aurions quelque chose de fort semblable au corps d'un *Animal*, avec cette différence, que dans un *Animal* la justesse de l'organisation & du mouvement, en quoi consiste la vie, commence tout à la fois, le mouvement venant de dedans, au-lieu que dans les machines la force qui les fait agir, venant de dehors, manque souvent lorsque l'organe est en état & bien disposé à en recevoir les impressions.

§. 6. Cela montre encore en quoi consiste l'*identité* du même *Homme*, savoir, en cela seul qu'il jouit de la même vie, continuée par des particules de matières qui sont dans un flux perpétuel, mais qui dans cette succession sont *vitalement* unies au même corps organisé. Quiconque attachera l'*identité* de l'*Homme* à quelque autre chose qu'à ce qui constitue celle des autres Animaux, je veux dire à un corps bien organisé dans un certain instant, & qui dès lors continue dans cette *organisation vitale* par une succession de diverses particules de matière qui lui sont unies, aura de la peine à faire qu'un *Embryon*, un *Homme* âgé, un *Fou* & un *Sage* soient le même *Homme* en vertu d'une supposition, d'où il ne s'ensuive qu'il est possible que *Seth*, *Ismaël*, *Socrate*, *Pilate*, *St. Augustin*, & *César Borgia* soient un seul & même *Homme*. Car si l'*identité* de l'*Âme* fait toute seule qu'un *Homme* est le même, & qu'il n'y ait rien dans la nature de la matière qui empêche qu'un même *Esprit individuel* ne puisse être uni à différens corps, il sera fort possible que ces Hommes qui ont vécu en différens siècles & qui ont été d'un tempérament différent, aient été un seul & même *Homme*: façon de parler qui seroit fondée sur l'étrange usage qu'on feroit du mot *Homme*, en l'appliquant à une idée dont on excleroit le corps & la forme extérieure. Cette manière de parler s'accorderoit encore plus mal avec les notions de ces Philosophes qui reconnoissant la *Transmigration*, croient que les âmes des Hommes peuvent

K k 3

être

Identité des Animaux.

Identité de l'Homme.

Identité des Animaux.

être envoyées pour punition de leurs dérèglements dans des corps de Bêtes, comme dans des habitations propres à l'assouvissement de leurs passions brutales. Car je ne crois pas qu'une personne qui seroit assurée que l'ame d'*Héliogabale* existoit dans l'un de ses *pourceaux*, voulût dire que ce *pourceau* étoit un *Homme*, ou le même *Homme* qu'*Héliogabale*.

§. 7. Ce n'est donc pas l'unité de Substance qui comprend toute forte d'identité, ou qui la peut déterminer dans chaque rencontre. Mais pour se faire une idée exacte de l'identité, & en juger sainement, (1) il faut voir quelle idée est signifiée par le mot auquel on l'applique; car être la même *Substance*, le même *Homme*, & la même *Personne* sont trois choses différentes, s'il est vrai que ces trois termes, *Personne*, *Homme*, & *Substance*, emportent trois différentes idées; parce que telle qu'est l'idée qui appartient à un certain nom, telle doit être l'identité. Cela considéré avec un peu plus d'attention & d'exactitude, auroit peut-être prévenu une bonne partie des embarras où l'on tombe souvent sur cette matière, & qui sont suivis de grandes difficultés apparentes, principalement à l'égard de l'identité personnelle, que nous allons examiner pour cet effet avec un peu d'application.

§. 8. Un *Animal* est un Corps vivant organisé; & par conséquent le même *Animal* est, comme nous l'avons déjà remarqué, la même vie continuée, qui est communiquée à différentes particules de matière, selon qu'elles viennent à être successivement unies à ce Corps organisé qui a de la vie: & quoi qu'on dise des autres définitions, une observation sincère nous fait voir certainement, que l'idée que nous avons dans l'esprit de ce dont le mot *Homme* est un signe dans notre bouche, n'est autre chose que l'idée d'un *Animal* d'une certaine forme. C'est de quoi je ne doute en aucune manière; car je crois pouvoir avancer hardiment, que qui de nous verroit une Créature faite & formée comme soi-même, quoiqu'elle n'eût jamais fait paroître plus de raison qu'un *Chat* ou un *Perroquet*, ne laisseroit pas de l'appeler *Homme*; ou que, s'il entendoit un *Perroquet* discourir raisonnablement & en Philosophe, il ne l'appelleroit ou ne le croiroit que *Perroquet*, & qu'il diroit du premier de ces Animaux que c'est un *Homme* grossier, lourd & dépourvu de raison, & du dernier que c'est un *Perroquet* plein d'esprit & de bon-sens. Un fameux (2) Ecrivain de ce tems nous raconte une histoire qui peut suffire pour autoriser la supposition que je viens de faire d'un *Perroquet* raisonnable. Voici ses paroles: „ J'avois toujours eu envie „ de savoir de la propre bouche du Prince *Maurice de Nassau*, ce qu'il y a „ voit de vrai dans une histoire que j'avois ouï dire plusieurs fois au sujet „ d'un *Perroquet* qu'il avoit pendant qu'il étoit dans son Gouvernement du „ Brézil. Comme je crus que vraisemblablement je ne le verrois plus, je le „ priaï de m'en éclaircir. On disoit que ce *Perroquet* faisoit des questions „ & des réponses aussi justes qu'une créature raisonnable auroit pu faire, de „ sorte que l'on croyoit dans la Maison de ce Prince que ce *Perroquet* étoit possédé. On ajoutoit qu'un de ses Chapelains qui avoit vécu depuis „ ce

„ ce tems-là en Hollande, avoit pris une si forte aversion pour les Perro- CHAP.
„ quets à cause de celui-là, qu'il ne pouvoit pas les souffrir, disant qu'ils XXVII.
„ avoient le Diable dans le corps. J'avois appris toutes ces circonstances „ & plusieurs autres qu'on m'assuroit être véritables; ce qui m'obligea de „ prier le Prince Maurice de me dire ce qu'il y avoit de vrai en tout cela. „ Il me répondit avec sa franchise ordinaire & en peu de mots, qu'il y a- „ voit quelque chose de véritable, mais que la plus grande partie de ce qu'on „ m'avoit dit, étoit faux. Il me dit que lorsqu'il vint dans le Brézil, il avoit „ ouï parler de ce *Perroquet*; & qu'encore qu'il crût qu'il n'y avoit rien „ de vrai dans le récit qu'on lui en faisoit, il avoit eu la curiosité de l'en- „ voyer chercher, quoiqu'il fût fort loin du lieu où le Prince faisoit la ré- „ sidence: que cet Oiseau étoit fort vieux & fort gros; & que lorsqu'il vint „ dans la Sale où le Prince étoit avec plusieurs Hollandois auprès de lui, le „ *Perroquet* dit dès qu'il les vit, *Quelle compagnie d'Hommes blancs est celle-ci?* „ On lui demanda en lui montrant le Prince, *qui il étoit?* Il répondit que „ c'étoit *quelque Général*. On le fit approcher, & le Prince lui demanda, „ *D'où venez-vous?* Il répondit, *de Marignan*. Le Prince, *A qui êtes-vous?* Le „ *Perroquet*, *A un Portugais*. Le Prince, *Que fais-tu-là?* Le *Perroquet*, *Je „ garde les poules*. Le Prince se mit à rire, & dit, *Vous gardez les poules?* „ Le *Perroquet* répondit, *Oui, moi; & je sais bien faire chuc, chuc; ce qu'on* „ a accoutumé de faire quand on appelle les poules, & ce que le *Perroquet* „ répéta plusieurs fois. Je rapporte les paroles de ce beau Dialogue en Fran- „ çois, comme le Prince me les dit. Je lui demandai encore en quelle lan- „ gue parloit le *Perroquet*. Il me répondit que c'étoit en Brasilien. Je lui „ demandai s'il entendoit cette Langue. Il me répondit que non, mais „ qu'il avoit eu soin d'avoir deux Interprètes, un Brasilien qui parloit Hol- „ landois, & l'autre Hollandois qui parloit Brasilien; qu'il les avoit inter- „ rogés séparément, & qu'ils lui avoient rapporté tous deux les mêmes pa- „ roles. Je n'ai pas voulu omettre cette histoire, parce qu'elle est fort „ singulière, & qu'elle peut passer pour certaine. J'ose dire au-moins „ que ce Prince croyoit ce qu'il me disoit, ayant toujours passé pour un „ Homme de bien & d'honneur. Je laisse aux Naturalistes le soin de raison- „ ner sur cette aventure, & aux autres Hommes la liberté d'en croire ce „ qu'il leur plaira. Quoi qu'il en soit, il n'est peut-être pas mal d'égayer „ quelquefois la scène par de telles digressions, à propos ou non.

J'ai eu soin de faire voir à mon Lecteur cette histoire tout au long dans les propres termes de l'Auteur, parce qu'il me semble qu'il ne l'a pas jugée incroyable; car on ne sauroit s'imaginer qu'un si habile Homme que lui, qui avoit assez de capacité pour autoriser tous les témoignages qu'il nous donne de lui-même, eût pris tant de peine dans un endroit où cette histoire ne fait rien à son sujet, pour nous réciter sur la foi d'un Homme qui étoit non seulement son Ami, comme il nous l'apprend lui-même, mais encore un Prince qu'il reconnoît Homme de bien & d'honneur, un conte qu'il ne pouvoit croire incroyable sans le regarder comme fort ridicule. Il est visible que le Prince qui garantit cette histoire, & que notre Auteur qui la rapporte après lui, appellent tous deux ce causeur, un *Perroquet*: & je demande à toute autre

(1) Ceci sert à expliquer la fin du premier Paragraphe de ce Chapitre.

(2) Mr. le Chevalier Temple dans ses *Mémoires*, p. 66. Edit. de Hollande, ann. 1692.

personne à qui cette histoire paroît digne d'être racontée, si, supposé que ce Perroquet & tous ceux de son espèce eussent toujours parlé, comme ce Prince nous assure que celui-là parloit, je demande, dis-je, s'ils n'auroient pas passé pour une race d'*Animaux raisonnables*; mais si malgré tout cela ils n'auroient pas été reconnus pour des Perroquets plutôt que pour des Hommes. Car je m'imagine que ce qui constitue l'idée d'un *Homme* dans l'esprit de la plupart des gens, n'est pas seulement l'idée d'un Etre pensant & raisonnable, mais aussi celle d'un corps formé de telle & de telle manière qui est joint à cet Etre. Or si c'est-là l'idée d'un *Homme*, le même corps formé de parties successives qui ne se dissipent pas toutes à la fois, doit concourir aussi bien qu'un même esprit immatériel à faire le même *Homme*.

§. 9. Cela posé, pour trouver en quoi consiste l'identité personnelle, il faut voir ce qu'emporte le mot de *personne*. C'est, à ce que je crois, un Etre pensant & intelligent, capable de raison & de réflexion, & qui se peut consulter soi-même comme le même, comme une même chose qui pense en différens tems & en différens lieux; ce qu'il fait uniquement par le sentiment qu'il a de ses propres actions, lequel est inséparable de la pensée, & lui est, ce me semble, entièrement essentiel, étant impossible à quelque Etre que ce soit d'apercevoir sans apercevoir qu'il aperçoit. Lorsque nous voyons, que nous entendons, que nous flâmons, que nous goûtons, que nous sentons, que nous méditons, ou que nous voulons quelque chose, nous le connoissons à mesure que nous le faisons. Cette connoissance accompagne toujours nos sensations & nos perceptions présentes; & c'est par-là que chacun est à lui-même ce qu'il appelle *soi-même*. On ne considère pas dans ce cas si le même (1) *Soi* est continué dans la même Substance, ou dans diverses Substances. Car puisque la (2) *con-science* accompagne toujours la pensée, & que c'est-là ce qui fait que chacun est ce qu'il nomme *soi-même*, & par

ou

(1) Le moi de Mr. Pascal m'autorise en quelque manière à me servir du mot *soi*, *soi-même*, pour exprimer ce sentiment que chacun a en lui-même qu'il est le même; ou pour mieux dire, j'y suis obligé par une nécessité indispensable; car je ne saurois exprimer autrement le sens de mon Auteur, qui a pris la même liberté dans sa Langue. Les périphrases que je pourrais employer dans cette occasion, embarrasseraient le discours, & le rendraient peut-être tout-à-fait inintelligible.

(2) Le mot Anglois est *consciousness*, qu'on pourroit exprimer en Latin par celui de *conscientia*, si *suatur pro actu illo bonis quo sibi est conscientis*. Et c'est en ce sens que les Latins ont souvent employé ce mot, témoin cet endroit de Cicéron (Epist. ad Famil. Lib. VI. Epist. 4.) *Conscientia rectæ voluntatis maxima consolatio est rerum incommodarum*. En François nous n'avons à mon avis que les mots de *senti-*

ment & de *conscience* qui répondent en quelque sorte à cette idée. Mais en plusieurs endroits de ce Chapitre ils ne peuvent qu'exprimer fort imparfaitement la pensée de Mr. Locke, qui fait absolument dépendre l'identité personnelle de cet acte de l'Homme *quo sibi est conscientis*. J'ai appréhendé que tous les raisonnemens que l'Auteur fait sur cette matière, ne fussent entièrement perdus, si je me servois en certaines rencontres du mot de *sens* pour exprimer ce qu'il entend par *consciousness*, & que je viens d'expliquer. Après avoir songé quelque tems aux moyens de remédier à cet inconvénient, je n'en ai point trouvé de meilleur que de me servir du terme de *Conscience* pour exprimer cet acte même. C'est pourquoi j'aurai soin de le faire imprimer en Italique, afin que le Lecteur se souvienne d'y attacher toujours cette idée. Et pour faire qu'on distingue encore mieux cette signification d'avec celle qu'on donne

or-

où il se distingue de toute autre chose pensante: c'est aussi en cela seul que consiste l'identité personnelle, ou ce qui fait qu'un Etre raisonnable est toujours le même. Et aussi loin que cette *con-science* peut s'étendre sur les actions ou les pensées déjà passées, aussi loin s'étend l'identité de cette personne: le *soi* est présentement le même qu'il étoit alors; & cette action passée a été faite par le même *soi* que celui qui se la remet à-présent dans l'esprit.

§. 10. Mais on demande outre cela, si c'est précisément & absolument la même Substance. Peu de gens penseroient être en droit d'en douter, si les perceptions avec la *con-science* qu'on en a en soi-même, se trouvoient toujours présentes à l'esprit, par où la même chose pensante seroit toujours *sciennent* présente, & comme on croiroit, évidemment la même à elle-même. Mais ce qui semble faire de la peine dans ce point, c'est que cette *con-science* est toujours interrompue par l'oubli, n'y ayant aucun moment dans notre vie, auquel tout l'enchaînement des actions que nous avons jamais faites, soit présent à notre esprit; c'est que ceux qui ont le plus de mémoire perdent de vue une partie de leurs actions, pendant qu'ils considèrent l'autre; c'est que quelquefois, ou plutôt la plus grande partie de notre vie, au-lieu de réfléchir sur notre *soi* passé, nous sommes occupés de nos pensées présentes, & qu'enfin dans un profond sommeil nous n'avons absolu-

La Con-science fait l'identité personnelle.

ordinairement à ce mot, il m'est venu dans l'esprit un expédient qui paroitra d'abord ridicule à bien des gens, mais qui sera au goût de plusieurs autres, si je ne me trompe; c'est d'écrire *conscience* en deux mots joints par un tiret, de cette manière, *con-science*. Mais, dira-t-on, voilà une étrange licence, de détourner un mot de sa signification ordinaire, pour lui en attribuer une qu'on ne lui a jamais donnée dans notre Langue. A cela je n'ai rien à répondre. Je suis choqué moi-même de la liberté que je prens, & peut-être serois-je des premiers à condamner un autre Ecrivain qui auroit eu recours à un tel expédient. Mais j'aurois tort, ce me semble, si après m'être mis à la place de cet Ecrivain, je trouvois enfin qu'il ne pouvoit se tirer autrement d'affaire. C'est à quoi je souhaite qu'on fasse réflexion, avant que de décider si j'ai bien ou mal fait. J'avoue que dans un Ouvrage qui ne seroit pas, comme celui-ci, de pur raisonnement, une pareille liberté seroit tout-à-fait inexcusable. Mais dans un Discours Philosophique non seulement on peut, mais on doit employer des mots nouveaux, ou hors d'usage, lorsqu'on n'en a point qui expriment l'idée précise de l'Auteur. Se faire un scrupule d'user de cette liberté dans un pareil cas, ce seroit vouloir perdre ou af-

foiblir un raisonnement de gayeté de cœur; ce qui seroit, à mon avis, une délicatesse fort mal placée. J'entens, lorsqu'on y est réduit par une nécessité indispensable, qui est le cas où je me trouve dans cette occasion, si je ne me trompe. --- Je vois enfin que j'aurois pu sans tant de façon employer le mot de *conscience* dans le sens que Mr. Locke l'a employé dans ce Chapitre & ailleurs, puisqu'un de nos meilleurs Ecrivains, le fameux Père Malebranche, n'a pas fait difficulté de s'en servir dans ce même sens en plusieurs endroits de la Recherche de la Vérité. Après avoir remarqué dans le Chap. VII. du III. Liv. qu'il faut distinguer quatre manières de connoître les choses, il dit que la troisième est de les connoître par conscience ou par sentiment intérieur. *Sentiment intérieur & conscience* sont donc, selon lui, des termes synonymes. On connoît par conscience, dit-il un peu plus bas, toutes les choses qui ne sont point distinguées de soi. --- Nous ne connoissons point notre Âme, dit-il encore, par son idée, nous ne la connoissons que par conscience. --- La conscience que nous avons de nous-mêmes ne nous montre que la moindre partie de notre Etre. Voilà qui suffit pour faire voir en quel sens j'ai employé le mot de *conscience*, & pour en autoriser l'usage.

solument aucune pensée, ou aucune du-moins qui soit accompagnée de cette *con-science* qui est attachée aux pensées que nous avons en veillant. Comme, dis-je, dans tous ces cas le sentiment que nous avons de nous-mêmes est interrompu, & que nous nous perdons *nous-mêmes* de vue par rapport au passé, on peut douter si nous sommes toujours la même *chose pensante*, c'est-à-dire, la même Substance, ou non. Doute, quelque raisonnable ou déraisonnable qu'il soit, qui n'intéresse en aucune manière l'*identité personnelle*. Car il s'agit de savoir ce qui fait la *même personne*, & non si c'est précisément la même Substance qui pense toujours dans la même personne, ce qui ne fait rien dans ce cas; parce que différentes Substances peuvent être unies dans une seule personne par le moyen de la même *con-science* à laquelle ils ont part, tout ainsi que différens corps sont unis par la même vie dans un seul Animal, dont l'*identité* est conservée parmi le changement de Substances, à la faveur de l'unité d'une même vie continuée. En effet, comme c'est la même *con-science* qui fait qu'un Homme est le même à lui-même,

2) l'*identité personnelle* ne dépend que de-là, soit que cette *con-science* ne soit attachée qu'à une seule Substance individuelle, ou qu'elle puisse être continuée dans différentes Substances qui se succèdent l'une à l'autre. En effet, tant qu'un Etre intelligent peut répéter en soi-même l'idée d'une action passée avec la même *con-science* qu'il en avoit eue premièrement, & avec la même qu'il a d'une action présente, jusque-là il est le même *soi*. Car c'est par la *con-science* qu'il a en lui-même de ses pensées & de ses actions présentes qu'il est dans ce moment le même à lui-même; & par la même raison il sera le même *soi*, aussi long-tems que cette *con-science* peut s'étendre aux actions passées ou à venir: desorte qu'il ne sauroit non plus être deux personnes par la distance des tems, ou par le changement de Substance, qu'un Homme être deux Hommes, parce qu'il porte aujourd'hui un habit qu'il ne portoit pas hier, après avoir dormi entre deux pendant un long ou un court espace de tems. Cette même *con-science* réunit dans la même personne ces actions qui ont existé en différens tems, quelles que soient les Substances qui ont contribué à leur production.

§. 11. Que cela soit ainsi, nous en avons une espèce de démonstration dans notre propre corps, dont toutes les particules sont partie de nous-mêmes, c'est-à-dire, de cet Etre pensant qui se reconnoît intérieurement le même, tandis que ces particules sont vitalelement unies à ce même *soi* pensant, desorte que nous sentons le bien ou le mal qui leur arrive par l'attouchement ou par quelque autre voie que ce soit. Ainsi les membres du corps de chaque Homme sont une partie de lui-même: il prend part & est intéressé à ce qui les touche. Mais qu'une main vienne à être coupée, & par-là séparée du sentiment que nous avons du chaud, du froid, & des autres affections de cette main, dès ce moment elle n'est non plus une partie de ce que nous appelons *nous-mêmes*, que la partie de matière qui est la plus éloignée de nous. Ainsi nous voyons que la Substance dans laquelle consistoit le *soi personnel* en un tems, peut être changée dans un autre tems, sans qu'il arrive aucun changement à l'*identité personnelle*: car on ne doute point de la continuation de la même *personne*, quoique les membres qui

qui en faisoient partie il n'y a qu'un moment, viennent à être retranchés. CHAP.

§. 12. Mais la Question est, si la même Substance qui pense, étant changée, la personne peut être la même, ou si cette Substance demeurant la même, il peut y avoir différentes personnes. XXVII.

Si elle subsiste dans le changement des Substances pensantes.

A quoi je répons en premier lieu, que cela ne fauroit être une question pour ceux qui font consister la pensée dans une *constitution animale*, purement matérielle, sans qu'une Substance immatérielle y ait aucune part. Car que leur supposition soit vraie ou fausse, il est évident qu'ils conçoivent que l'*identité personnelle* est conservée dans quelque autre chose que dans l'*identité de Substance*, tout de même que l'*identité de l'Animal* est conservée dans une identité de Vie & non de Substance. Et par conséquent, ceux qui n'attribuent la pensée qu'à une Substance immatérielle, doivent montrer, avant que de pouvoir attaquer ces premiers, pourquoi l'*identité personnelle* ne peut être conservée dans un changement de Substances immatérielles, ou dans une variété de Substances particulières immatérielles, aussi bien que l'*identité animale* se conserve dans un changement de Substances matérielles, ou dans une variété de corps particuliers; à moins qu'ils ne veuillent dire qu'un seul esprit immatériel fait la même vie dans les Brutes, comme un seul esprit immatériel fait la même personne dans les Hommes, ce que les *Cartésiens* au-moins n'admettront pas, de peur d'ériger aussi les Bêtes en Etres pensans.

§. 13. Mais, supposé qu'il n'y ait que des Substances immatérielles qui pensent, je dis sur la première partie de la question, qui est, si la même Substance pensante étant changée, la personne peut être la même; je répons, dis-je, qu'elle ne peut être résolue que par ceux qui savent quelle est l'espèce de substance qui pense en eux, & si la *con-science* qu'on a de ses actions passées, peut être transférée d'une Substance pensante à une autre Substance pensante. Je conviens que cela ne pourroit se faire, si cette *con-science* étoit une seule & même action individuelle. Mais comme ce n'est qu'une représentation actuelle d'une action passée, il reste à prouver comment il n'est pas possible que ce qui n'a jamais été réellement, puisse être représenté à l'esprit comme ayant été véritablement. C'est pourquoi nous aurons de la peine à déterminer jusques où le * sentiment des actions passées est attaché à quelque Agent individuel, enforte qu'un autre Agent ne puisse l'avoir, il nous fera, dis-je, bien difficile de déterminer cela, jusque à ce que nous connoissions quelle espèce d'actions ne peuvent être faites sans un acte réfléchi de perception qui les accompagne, & comment ces sortes d'actions sont produites par des Substances pensantes qui ne sauroient penser sans en être convaincues en elles-mêmes. Mais parce que ce que nous appelons la même *con-science* n'est pas un même acte individuel, il n'est pas facile de s'assurer par la nature des choses, comment une Substance intellectuelle ne sauroit recevoir la représentation d'une chose comme faite par elle-même, qu'elle n'auroit pas faite, mais qui peut-être auroit été faite par quelque autre Agent, tout aussi bien que plusieurs représentations en songe, que nous regardons comme véritables pendant que nous songeons. Et jusques à ce que nous connoissions plus clairement la nature des Substances pensantes, nous

n'aurons point de meilleur moyen pour nous assurer que cela n'est point ainsi, que de nous en remettre à la Bonté de Dieu: car autant que la félicité ou la misère de quelqu'une de ses créatures capables de sentiment, se trouve intéressée en cela, il faut croire que cet Etre Suprême dont la Bonté est infinie, ne transportera pas de l'une à l'autre en conséquence de l'erreur où elles pourroient être, le sentiment qu'elles ont de leurs bonnes ou de leurs mauvaises actions, qui entraîne après lui la peine ou la récompense. Je laisse à d'autres à juger jusqu'où ce raisonnement peut être pressé contre ceux qui font consister la Pensée dans un assemblage d'esprits animaux qui sont dans un flux continu. Mais pour revenir à la question que nous avons en main, on doit reconnoître que si la même *con-science*, qui est une chose entièrement différente de la même figure ou du même mouvement numérique dans le corps, peut être transportée d'une Substance pensante à une autre Substance pensante, il se pourra faire que deux Substances pensantes ne constituent qu'une seule personne. Car l'*identité personnelle* est conservée, dès-là que la même *con-science* est préservée dans la même Substance, ou dans différentes Substances.

§. 14. Quant à la seconde partie de la question, qui est, *Si la même Substance immatérielle restant, il peut y avoir deux personnes distinctes*; elle me paroît fondée sur ceci, *savoir*, si le même Etre immatériel convaincu en lui-même de ses actions passées, peut être tout-à-fait dépouillé de tout sentiment de son existence passée, & le perdre entièrement, sans le pouvoir jamais recouvrer; desorte que commençant, pour ainsi dire, un nouveau compte depuis un nouveau période, il ait une *con-science* qui ne puisse s'étendre au-delà de ce nouvel état. Tous ceux qui croient la pré-existence des Ames, sont visiblement dans cette pensée, puisqu'ils reconnoissent que l'Ame n'a aucun reste de connoissance de ce qu'elle a fait dans l'état où elle a préexisté, ou entièrement séparée du Corps, ou dans un autre Corps. Et s'ils faisoient difficulté de l'avouer, l'expérience seroit visiblement contre eux. Ainsi, l'*identité personnelle* ne s'étendant pas plus loin que le sentiment intérieur qu'on a de sa propre existence, un Esprit préexistant qui n'a pas passé tant de siècles dans une parfaite *insensibilité*, doit nécessairement constituer différentes personnes. Supposez un Chrétien *Platonicien* ou *Pythagoricien* qui se crût en droit de conclure de ce que Dieu auroit terminé le septième jour tous les ouvrages de la Création, que son ame a existé depuis ce tems-là, & qu'il vint à s'imaginer qu'elle auroit passé dans différens Corps Humains, comme un Homme que j'ai vu, qui étoit persuadé que son ame avoit été l'ame de *Socrate* (je n'examinerai point si cette prétention étoit bien fondée; mais ce que je puis assurer certainement, c'est que dans le poste qu'il a rempli, & qui n'étoit pas de petite importance, il a passé pour un Homme fort raisonnable; & il a paru par ses Ouvrages qui ont vu le jour, qu'il ne manquoit ni d'esprit ni de savoir) cet Homme ou quelque autre qui crut la Transmigration des Ames, diroit-il qu'il pourroit être la même personne que *Socrate*, quoiqu'il ne trouvât en lui-même aucun sentiment des actions ou des pensées de *Socrate*? Qu'un Homme, après avoir réfléchi sur soi-même, conclue qu'il a en lui-même une ame immatérielle, qui est ce qui pense en lui, & le fait être le

même

même, dans le changement continu qui arrive à son corps, & que c'est-là ce qu'il appelle *soi-même*: Qu'il suppose encore, que c'est la même ame qui étoit dans *Nestor* ou dans *Thersite* au siège de *Troye*; car les Ames étant indifférentes à l'égard de quelque portion de matière que ce soit, autant que nous le pouvons connoître par leur nature, cette supposition ne renferme aucune absurdité apparente, & par conséquent cette ame peut avoir été alors aussi bien celle de *Nestor* ou de *Thersite*, qu'elle est présentement celle de quelque autre Homme. Cependant si cet Homme n'a présentement aucun * sentiment de quoi que ce soit que *Nestor* ou *Thersite* ait jamais fait ou pensé, conçoit-il, ou peut-il concevoir qu'il est la même personne que *Nestor* ou *Thersite*? Peut-il prendre part aux actions de ces deux anciens Grecs? Peut-il se les attribuer, ou penser qu'elles soient plutôt ses propres actions que celles de quelque autre Homme qui ait jamais existé? Il est visible que le sentiment qu'il a de sa propre existence, ne s'étendant à aucune des actions de *Nestor* ou de *Thersite*, il n'est pas plus une même personne avec l'un des deux, que si l'ame ou l'esprit immatériel qui est présentement en lui, avoit été créé, & avoit commencé d'exister, lorsqu'il commença d'animer le corps qu'il a présentement; quelque vrai qu'il fût d'ailleurs que le même esprit qui avoit animé le corps de *Nestor* ou de *Thersite*, étoit le même en nombre que celui qui anime le sien présentement. Cela, dis-je, ne contribueroit pas davantage à le faire la même personne que *Nestor*, que si quelques-unes des particules de matière qui une fois ont fait partie de *Nestor*, étoient à-présent une partie de cet Homme-là; car la même Substance immatérielle sans la même *con-science*, ne fait non plus la même personne pour être unie à tel ou tel corps, que les mêmes particules de matière unies à quelque corps sans une *con-science* commune, peuvent faire la même personne. Mais que cet Homme vienne à trouver en lui-même que quelque une des actions de *Nestor* lui appartient comme émanée de lui-même, il se trouve alors la même personne que *Nestor*.

§. 15. Et par-là nous pouvons concevoir sans aucune peine ce qui à la Résurrection doit faire la même personne, quoique dans un corps qui n'ait pas exactement la même forme & les mêmes parties qu'il avoit dans ce Monde, pourvu que la même *con-science* se trouve jointe à l'esprit qui l'anime. Cependant l'Ame toute seule, le Corps étant changé, peut à peine suffire pour faire le même Homme, hormis à l'égard de ceux qui attachent toute l'essence de l'Homme à l'ame qui est en lui. Car que l'ame d'un Prince accompagnée d'un sentiment intérieur de la vie de Prince qu'il a déjà menée dans le Monde, vint à entrer dans le corps d'un *Savetier*, aussi-tôt que l'ame de ce pauvre Homme auroit abandonné son corps, chacun voit que ce seroit la même personne que le Prince, uniquement responsable des actions qu'elle auroit fait étant Prince. Mais qui voudroit dire que ce seroit le même Homme? Le corps doit donc entrer aussi dans ce qui constitue l'Homme; & je m'imagine qu'en ce cas-là le corps détermineroit l'Homme, au jugement de tout le monde; & que l'ame accompagnée de toutes les pensées de Prince qu'elle avoit autrefois, ne constitueroit pas un autre Homme. Ce seroit toujours le même *Savetier*, dans l'opinion de cha-

* Ou conscience.

cun, (1) lui seul excepté. Je fais que dans le langage ordinaire la même personne, & le même homme signifient une seule & même chose. A-la-vérité il sera toujours libre à chacun de parler comme il voudra, & d'attacher tels sons articulés à telles idées qu'il jugera à propos, & de les changer aussi souvent qu'il lui plaira. Mais lorsque nous voudrions rechercher ce que c'est qui fait le même esprit, le même homme, ou la même personne, nous ne saurions nous dispenser de fixer en nous-mêmes les idées d'Esprit, d'Homme & de Personne; & après avoir ainsi établi ce que nous entendons par ces trois mots, il ne sera pas mal-aisé de déterminer à l'égard d'aucune de ces choses ou d'autres semblables, quand c'est qu'elle est, ou n'est pas la même.

§. 16. Mais quoique la même Substance immatérielle ou la même Ame ne fût pas toute seule pour constituer l'Homme, où qu'elle soit, & dans quelque état qu'elle existe; il est pourtant visible que la conscience, aussi loin qu'elle peut s'étendre, quand ce seroit jusqu'aux siècles passés, réunit dans une même personne les existences & les actions les plus éloignées par le tems, tout de même qu'elle unit l'existence & les actions du moment immédiatement précédent; de sorte que quiconque a une conscience, un sentiment intérieur de quelques actions présentes & passées, est la même personne à qui ces actions appartiennent. Si, par exemple, je sentoie également en moi-même que j'ai vu l'Arche & le Déluge de Noé, comme je sens que j'ai vu l'hiver passé l'inondation de la Tamise, ou que j'écris présentement, je ne pourrois non plus douter que le moi qui écrit dans ce moment, qui a vu l'hiver passé inonder la Tamise, & qui a été présent au Déluge Universel, ne fût le même moi, dans quelque Substance que vous mettriez ce moi, que je suis certain que moi qui écris ceci, suis, à-présent que j'écris, le même moi que j'étois hier, soit que je sois tout composé ou non de la même Substance matérielle ou immatérielle. Car pour être le même moi, il est indifférent que ce même moi soit composé de la même Substance, ou de différentes Substances; car je suis autant intéressé, & aussi justement responsable pour une action faite il y a mille ans, qui m'est présentement ajugée par cette (2) conscience que j'en ai comme ayant été faite par moi-même, que je le suis pour ce que je viens de faire dans le moment précédent.

§. 17. Le moi est cette chose pensante, intérieurement convaincue de ses propres actions (de quelque Substance qu'elle soit formée, soit spirituelle ou matérielle, simple ou composée, il n'importe) qui sent du plaisir & de la douleur, qui est capable de bonheur ou de misère, & qui par-là est intéressée pour soi-même, aussi loin que cette conscience peut s'étendre. Ainsi chacun éprouve

(1) Si lui seul doit être excepté, & qu'on convienne qu'il fait mieux que personne qu'il n'est pas le même Savetier, ce qu'on ne sauroit nier, il semble qu'ici cet exemple est beaucoup plus propre à brouiller le point en question qu'à l'éclaircir. Car puisqu'en effet, & de l'aveu de

Mr. Locke, cet Homme n'est point le même Savetier, c'est donc un autre Homme.

(2) Self-consciousness: mot expressif en Anglois qu'on ne sauroit rendre en François dans toute sa force. Je le mets ici en faveur de ceux qui entendent l'Anglois.

éprouve tous les jours que, tandis que son petit doigt est compris sous cette conscience, il fait autant partie de soi-même, que ce qui y a le plus de part. Et si ce petit doigt venant à être séparé du reste du corps, cette conscience accompagnoit le petit doigt, & abandonnoit le reste du corps, il est évident que le petit doigt seroit la personne, la même personne; & qu'alors le moi n'auroit rien à démêler avec le reste du corps. Comme dans ce cas ce qui fait la même personne & qui constitue ce moi qui en est inséparable, c'est la conscience qui accompagne la Substance lorsqu'une partie vient à être séparée de l'autre; il en est de même par rapport aux Substances qui sont éloignées par le tems. Ce à quoi la conscience de cette présente chose pensante se peut joindre, fait la même personne & le même moi avec elle, & non avec aucune autre chose; & ainsi il reconnoît & s'attribue à lui-même toutes les actions de cette chose comme des actions qui lui sont propres, autant que cette conscience s'étend, & pas plus loin, comme l'appercevront tous ceux qui y feront quelque réflexion.

§. 18. C'est sur cette identité personnelle qu'est fondé tout le droit & toute la justice des peines & des récompenses, du bonheur & de la misère; puisqu'il est sur cela que chacun est intéressé pour lui-même, sans se mettre en peine de ce qui arrive d'aucune Substance qui n'a aucune liaison avec cette conscience, ou qui n'y a point de part. Car comme il paroît nettement dans l'exemple que je viens de proposer, si la conscience suivoit le petit doigt, lorsqu'il vient à être coupé, le même moi qui hier étoit intéressé pour tout le corps, comme faisant partie de lui-même, ne pourroit que regarder les actions qui furent faites hier, comme des actions qui lui appartiennent présentement. Et cependant, si le même corps continuoit de vivre & d'avoir, immédiatement après la séparation du petit doigt, sa conscience particulière à laquelle le petit doigt n'eût aucune part, le moi attaché au petit doigt n'auroit garde d'y prendre aucun intérêt comme à une partie de lui-même, il ne pourroit avouer aucune de ses actions, & l'on ne pourroit non plus lui en imputer aucune.

§. 19. Nous pouvons voir par-là en quoi consiste l'identité personnelle; & qu'elle ne consiste pas dans l'identité de Substance, mais, comme je l'ai dit, dans l'identité de conscience: de sorte que si Socrate & le présent Roi du Mogol participent à cette dernière identité, Socrate & le Roi du Mogol sont une même personne. Que si le même Socrate veillant & dormant ne participe pas à une seule & même conscience, Socrate veillant & dormant n'est pas la même personne. Et il n'y auroit pas plus de justice à punir Socrate veillant pour ce qu'auroit pensé Socrate dormant, & dont Socrate veillant n'auroit jamais eu aucun sentiment, qu'à punir un Jumeau pour ce qu'auroit fait son frère & dont il n'auroit aucun sentiment, parce que leur extérieur seroit si semblable qu'on ne pourroit les distinguer l'un de l'autre; car on a vu de tels Jumeaux.

§. 20. Mais voici une Objection qu'on fera peut-être encore sur cet article. Supposé que je perde entièrement le souvenir de quelques parties de ma vie, sans qu'il soit possible de le rappeler, de sorte que je n'en aurai peut-être jamais aucune connoissance; ne suis-je pourtant pas la même personne

Ce qui est l'objet
des Récompenses
& des Châtiments.

sonne qui a fait ces actions, qui a eu ces pensées, desquelles j'ai eu une fois en moi-même un sentiment positif, quoique je les aye oubliées présentement? Je réponds à cela, Que nous devons prendre garde à quoi ce mot *je* est appliqué dans cette occasion. Il est visible que dans ce cas il ne désigne autre chose que l'Homme. Et comme on présume que le même Homme est la même personne, on suppose aisément qu'ici le mot *je* signifie aussi la même personne. Mais s'il est possible à un même Homme d'avoir en différens tems une *con-science* distincte & incommunicable, il est hors de doute que le même Homme doit constituer différentes personnes en différens tems, & il paroît par des déclarations solennelles que c'est-là le sentiment du Genre-Humain; car les Loix Humaines ne punissent pas l'Homme fou pour les actions que fait l'Homme de sens rassis, ni l'Homme de sens rassis pour ce qu'a fait l'Homme fou, par où elles en font deux personnes; ce qu'on peut expliquer en quelque sorte par une façon de parler dont on se sert communément en François, quand on dit, *un tel n'est plus le même, ou, (1) Il est hors de lui-même*: expressions qui donnent à entendre en quelque manière que ceux qui s'en servent présentement, ou du-moins qui s'en sont servis au commencement, ont cru que le *soi* étoit changé, que ce *soi*, dis-je, qui constitue la même personne, n'étoit plus dans cet Homme.

Différence entre
l'identité d'homme
& celle de
personne.

§. 21. Il est pourtant bien difficile de concevoir que Socrate, le même Homme individuel, soit deux personnes. Pour nous aider un peu nous-mêmes à résoudre cette difficulté, nous devons considérer ce qu'on peut entendre par *Socrate*, ou par le même Homme individuel.

On ne peut entendre par-là que ces trois choses.

Premièrement, la même Substance individuelle, immatérielle & pensante, en un mot, la même Ame en nombre, & rien autre chose.

Ou, en second lieu, le même Animal sans aucun rapport à l'Ame immatérielle.

Ou, en troisième lieu, le même Esprit immatériel uni au même Animal.

Qu'on prenne telle de ces suppositions qu'on voudra, il est impossible de faire consister l'identité personnelle dans autre chose que dans la *con-science*, ou même de la porter au-delà.

Car par la première de ces suppositions on doit reconnoître qu'il est possible qu'un Homme né de différentes femmes en divers tems, soit le même Homme. Façon de parler qu'on ne sauroit admettre sans avouer qu'il est possible qu'un même Homme soit aussi bien deux personnes distinctes, que deux Hommes qui ont vécu en différens siècles sans avoir eu aucune connoissance mutuelle de leurs pensées.

Par la seconde & la troisième supposition, Socrate dans cette vie, & après, ne peut être en aucune manière le même Homme qu'à la faveur de la même

(1) Ce sont des expressions plus populaires que philosophiques, comme il paroît par l'usage qu'on en a toujours fait. *Tu fac apud te ut sis*, dit TERENCE dans l'*Audrienne*, Act. II. Sc. IV.

même *con-science*; & ainsi en faisant consister l'identité humaine dans la même chose à quoi nous attachons l'identité personnelle, il n'y aura point d'inconvénient à reconnoître que le même Homme est la même personne. Mais en ce cas-là, ceux qui ne placent l'identité humaine que dans la *con-science*, & non dans aucune autre chose, s'engagent dans un fâcheux défilé; car il leur reste à voir comment ils pourront faire que Socrate enfant soit le même Homme que Socrate après la resurrection. Mais quoi que ce soit qui, selon certaines gens, constitue l'Homme, & par conséquent le même Homme individuel, sur quoi peut-être il y en a peu qui soient d'un même avis, il est certain qu'on ne sauroit placer l'identité personnelle dans aucune autre chose que dans la *con-science*, qui seule fait ce qu'on appelle *soi-même*, sans s'embarasser dans de grandes absurdités.

§. 22. Mais si un Homme qui est ivre, & qui ensuite ne l'est plus, n'est pas la même personne, pourquoi le punit-on pour ce qu'il a fait étant ivre, quoiqu'il n'en ait plus aucun sentiment? Il est tout autant la même personne qu'un Homme qui pendant son sommeil marche & fait plusieurs autres choses, & qui est responsable de tout le mal qu'il vient à faire dans cet état, les Loix Humaines punissant l'un & l'autre par une justice conforme à leur manière de connoître les choses. Comme dans ces cas-là elles ne peuvent pas distinguer certainement ce qui est réel, & ce qui est contrefait, l'ignorance n'est pas reçue pour excuse de ce qu'on a fait étant ivre ou endormi. Car quoique la punition soit attachée à la *personnalité*, & la personnalité à la *con-science*, & qu'un Homme ivre n'ait peut-être aucune *con-science* de ce qu'il fait, il est pourtant puni devant les Tribunaux Humains, parce que le fait est prouvé contre lui, & qu'on ne sauroit prouver pour lui le défaut de *con-science*. Mais au grand & redoutable Jour du Jugement, où les secrets de tous les cœurs seront découverts, on a droit de croire que personne ne fera responsable de ce qui lui est entièrement inconnu, mais que chacun recevra ce qui lui est dû, étant accusé ou excusé par sa propre conscience.

§. 23. Il n'y a que la *con-science* qui puisse réunir dans une même personne des *existences* éloignées. L'identité de Substance ne peut le faire. Car quelle que soit la Substance, de quelque manière qu'elle soit formée, il n'y a point de *personnalité* sans *con-science*; & un Cadavre peut aussi bien être une personne, qu'aucune sorte de Substance peut l'être sans *con-science*.

Si nous pouvions supposer deux *con-sciences* distinctes & incommunicables, qui agiroient dans le même corps, l'une constamment pendant le jour, & l'autre durant la nuit, & d'un autre côté la même *con-science* agissant par intervalle dans deux corps différens; je demande si dans le premier cas l'Homme de jour & l'Homme de nuit, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne seroient pas deux personnes aussi distinctes que *Socrate* & *Platon*; & si dans le second cas ce ne seroit pas une seule personne dans deux corps distincts, tout de même qu'un Homme est le même Homme dans deux différens habits? Et il n'importe en rien de dire, que cette même *con-science* qui affecte deux différens corps, & ces *con-sciences* distinctes qui affectent le même corps en divers tems, appartiennent l'une à la même Substance im-

La *Con-science*
seule constitue
le *soi*.

matérielle, & les deux autres à deux distinctes Substances immatérielles qui introduisent ces diverses *con-science* dans ces corps-là. Car que cela soit vrai ou faux, le cas ne change en rien du tout, puisqu'il est évident que l'identité personnelle seroit également déterminée par la *con-science*, soit que cette *con-science* fût attachée à quelque Substance individuelle immatérielle, ou non. Car après avoir accordé que la Substance pensante qui est dans l'Homme, doit être supposée nécessairement immatérielle, il est évident qu'une chose immatérielle qui pense, doit quelquefois perdre de vue sa *con-science* passée & la rappeler de-nouveau, comme il paroît en ce que les Hommes oublient souvent leurs actions passées, & que plusieurs fois l'Esprit rappelle le souvenir de choses qu'il avoit faites, mais dont il n'avoit eu aucune réminiscence pendant vingt ans de suite. Supposez que ces intervalles de mémoire & d'oubli reviennent par tour, le jour & la nuit, dès-là vous avez deux personnes avec le même Esprit immatériel, tout ainsi que dans l'exemple que je viens de proposer, on voit deux personnes dans un même corps. D'où il s'ensuit que le *soi* n'est pas déterminé par l'identité ou la diversité de Substance, dont on ne peut être assuré, mais seulement par l'identité de *con-science*.

§. 24. A-la-vérité le *soi* peut concevoir que la Substance dont il est présentement composé, a existé auparavant, uni au même Etre qui se sent le même. Mais séparez-en la *con-science*, cette Substance ne constitue non plus le même *soi*, ou n'en fait non plus une partie, que quelque autre Substance que ce soit, comme il paroît par l'exemple que nous avons déjà donné, d'un membre retranché du reste du corps, dont la chaleur, la froideur, ou les autres affections n'étant plus attachées au sentiment intérieur que l'Homme a de ce qui le touche, ce membre n'appartient pas plus au *soi* de l'Homme qu'aucune autre matière de l'Univers. Il en sera de-même de toute Substance immatérielle qui est destituée de cette *con-science* par laquelle je suis *moi-même* à moi-même; car s'il y a quelque partie de son existence dont je ne puisse rappeler le souvenir pour la joindre à cette *con-science* présente par laquelle je suis présentement *moi-même*, elle n'est non plus moi-même par rapport à cette partie de son existence, que quelque autre Etre immatériel que ce soit. Car qu'une Substance ait pensé ou fait des choses que je ne puis rappeler en moi-même, ni en faire mes propres pensées & mes propres actions par ce que nous nommons *con-science*, tout cela, dis-je, a beau avoir été fait ou pensé par une partie de *moi*, il ne m'appartient pourtant pas plus, que si un autre Etre immatériel qui eût existé en tout autre endroit, l'eût fait ou pensé.

§. 25. Je tombe d'accord que l'opinion la plus probable, c'est que ce sentiment intérieur que nous avons de notre existence & de nos actions, est attaché à une seule Substance individuelle & immatérielle.

Mais que les Hommes décident ce point comme ils voudront selon leurs différentes hypothèses, chaque Etre intelligent sensible au bonheur ou à la misère, doit reconnoître qu'il y a en lui quelque chose qui est *lui-même*, à quoi il s'intéresse, & dont il désire le bonheur, que ce *soi* a existé dans une durée continue plus d'un instant, qu'ainsi il est possible qu'à l'avenir il existe

CHAP. XXVII.
existe comme il a déjà fait des mois & des années, sans qu'on puisse mettre des bornes précises à sa durée; & qu'il peut être le même *soi*, à la faveur de la même *con-science*, continuée pour l'avenir. Et ainsi par le moyen de cette *con-science*, il se trouve être le même *soi* qui fit, il y a quelques années, telle ou telle action, par laquelle il est présentement heureux ou malheureux. Dans cette exposition de ce qui constitue le *soi*, on n'a point d'égard à la même Substance numérique comme constituant le même *soi*, mais à la même *con-science* continuée; & quoique différentes Substances puissent avoir été unies à cette *con-science*, & en avoir été séparées dans la suite, elles ont pourtant fait partie de ce même *soi*, tandis qu'elles ont persisté dans une union vitale avec le Sujet où cette *con-science* résidoit alors. Ainsi chaque partie de notre corps qui vitalement unie à ce qui agit en nous avec *con-science* fait une partie de *nous-mêmes*; mais dès qu'elle vient à être séparée de cette union vitale, par laquelle cette *con-science* lui est communiquée, ce qui étoit partie de nous-mêmes il n'y a qu'un moment, ne l'est non plus à-présent, qu'une portion de matière unie vitalement au corps d'un autre Homme est une partie de *moi-même*; & il n'est pas impossible qu'elle puisse devenir en peu de tems une partie réelle d'une autre personne. Voilà comment une même Substance numérique vient à faire partie de deux différentes personnes, & comment une même personne est conservée parmi le changement de différentes Substances. Si l'on pouvoit supposer un Esprit entièrement privé de tout souvenir & de toute *con-science* de ses actions passées, comme nous éprouvons que les nôtres le sont à l'égard d'une grande partie, & quelquefois de toutes, l'union ou la séparation d'une telle Substance spirituelle ne seroit non plus de changement à l'identité personnelle, que celle que fait quelque particule de matière que ce puisse être. Toute Substance vitalement unie à ce présent Etre pensant, est une partie de ce même *soi* qui existe présentement; & toute Substance qui lui est unie par la *con-science* des actions passées, fait aussi partie de ce même *soi*, qui est le même tant à l'égard de ce tems passé qu'à l'égard du tems présent.

§. 26. Je regarde le mot de *Personne* comme un mot qui a été employé pour désigner précisément ce qu'on entend par *soi-même*. Par-tout où un Homme trouve ce qu'il appelle *soi-même*, je crois qu'un autre peut dire que-là réside la même personne. Le mot de *Personne* est un terme de Barreau qui *approprie* des actions, & le mérite ou le démérite de ces actions; & qui par conséquent n'appartient qu'à des Agens intelligens, capables de Loi, & de bonheur ou de misère. La *personnalité* ne s'étend au-delà de l'existence présente jusqu'à ce qui est passé, que par le moyen de la *con-science*, qui fait que la personne prend intérêt à des actions passées, en devient responsable, les reconnoît pour siennes, & se les impute sur le même fondement & pour la même raison qu'elle s'attribue les actions présentes. Et tout cela est fondé sur l'intérêt qu'on prend au bonheur qui est inévitablement attaché à la *con-science*; car ce qui a un sentiment de plaisir & de douleur, désire que ce *soi* en qui réside ce sentiment, soit heureux. Ainsi toute action passée qu'il ne fauroit adopter ou *approprier* par la *con-science* à ce présent *soi*, ne peut non plus l'intéresser que s'il ne l'avoit jamais faite, desorte que s'il

Le mot de *Personne* est un terme de Barreau.

venoit à recevoir du plaisir ou de la douleur, c'est-à-dire, des récompenses ou des peines en conséquence d'une telle action, ce seroit autant que s'il devenoit heureux ou malheureux dès le premier moment de son existence sans l'avoir mérité en aucune manière. Car supposé qu'un Homme fût puni présentement pour ce qu'il a fait dans une autre Vie, mais dont on ne sauroit lui faire avoir absolument aucune *con-science*, il est tout visible qu'il n'y auroit aucune différence entre un tel traitement, & celui qu'on lui feroit en le créant misérable. C'est pourquoi St. Paul nous dit, qu'au Jour du Jugement où Dieu rendra à chacun selon ses œuvres, les secrets de tous les cœurs seront manifestés. La sentence sera justifiée par la conviction même où seront tous les Hommes, que dans quelque Corps qu'ils paroissent, ou à quelque Substance que ce sentiment intérieur soit attaché, ils ont eux-mêmes commis telles ou telles actions, & qu'ils méritent le châtiment qui leur est infligé pour les avoir commises.

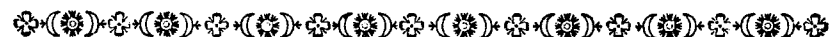
§. 27. Je n'ai pas de peine à croire que certaines suppositions que j'ai faites pour éclaircir cette matière, paroîtront étranges à quelques-uns de mes Lecteurs; & peut-être le font-elles effectivement. Il me semble pourtant qu'elles sont excusables, vu l'ignorance où nous sommes concernant la nature de cette *Chose pensante* qui est en nous, & que nous regardons comme nous-mêmes. Si nous savions ce que c'est que cet Être, ou comment il est uni à un certain assemblage d'esprits animaux qui sont dans un flux continu, ou s'il pourroit ou ne pourroit pas penser & se ressouvenir hors d'un corps organisé comme sont les nôtres; & si Dieu a jugé à propos d'établir qu'un tel Esprit ne fût uni qu'à un tel corps, en sorte que sa faculté de retenir ou de rappeler les idées dépendît de la juste constitution des organes de ce corps, si, dis-je, nous étions une fois bien instruits de toutes ces choses, nous pourrions voir l'absurdité de quelques-unes des suppositions que je viens de faire. Mais si dans les ténèbres où nous sommes sur ce sujet, nous prenons l'Esprit de l'Homme, comme on a accoutumé de faire présentement, pour une Substance immatérielle, indépendante de la Matière, à l'égard de laquelle il est également indifférent, il ne peut y avoir aucune absurdité, fondée sur la nature des choses, à supposer que le même Esprit peut en divers tems être uni à différens corps, & composer avec eux un seul Homme durant un certain tems, tout ainsi que nous supposons que ce qui étoit hier une partie du corps d'une Brebis peut être demain une partie du corps d'un Homme, & faire dans cette union une partie vitale de *Mélibée*, aussi-bien qu'il faisoit auparavant une partie de son *Bélier*.

§. 28. Enfin, toute Substance qui commence à exister, doit nécessairement être la même durant son existence: de-même, quelque composition de Substances qui vienne à exister, le composé doit être le même pendant que ces Substances sont ainsi jointes ensemble; & tout *Mode* qui commence à exister, est aussi le même durant tout le tems de son existence. Enfin la même Règle a lieu, soit que la composition renferme des Substances distinctes, ou différens *Modes*. D'où il paroît que la difficulté ou l'obscurité qu'il y a dans cette matière, vient plutôt des mots mal appliqués, que de l'obscurité des choses mêmes. Car quelle que soit la chose qui consti-

tue

tue une idée spécifique, désignée par un certain nom, si cette idée est constamment attachée à ce nom, la distinction de l'identité ou de la diversité d'une chose sera fort aisée à concevoir, sans qu'il puisse naître aucun doute sur ce sujet.

§. 29. Supposons, par exemple, qu'un Esprit raisonnable constitue l'idée d'un Homme, il est aisé de savoir ce que c'est que le même Homme; car il est visible qu'en ce cas-là le même Esprit, séparé du corps, ou dans le corps, sera le même Homme. Que si l'on suppose qu'un Esprit raisonnable, vitale-ment uni à un corps d'une certaine configuration de parties constitue un Homme, l'Homme sera le même, tandis que cet Esprit raisonnable restera uni à cette configuration vitale de parties, quoique continuée dans un corps dont les particules se succèdent les unes aux autres dans un flux perpétuel. Mais si d'autres gens ne renferment dans leur idée de l'Homme que l'union vitale de ces parties avec une certaine forme extérieure, un Homme restera le même aussi long-tems que cette union vitale & cette forme resteront dans un composé, qui n'est le même qu'à la faveur d'une succession de particules, continuée dans un flux perpétuel. Car quelle que soit la composition dont une idée complexe est formée, tant que l'existence la fait une chose particulière sous une certaine dénomination, la même existence continuée fait qu'elle continue d'être le même individu sous la même dénomination.



C H A P I T R E XXVIII.

De quelques autres Relations, & sur-tout des Relations Morales.

§. 1. OUTRE les raisons de comparer ou de rapporter les choses l'une à l'autre, dont je viens de parler, & qui sont fondées sur le tems, le lieu & la causalité, il y en a une infinité d'autres, comme je l'ai déjà dit, dont je vais proposer quelques-unes.

Je mets dans le premier rang toute *Idee simple* qui étant capable de parties & de degrés, fournit un moyen de comparer les sujets où elle se trouve, l'un avec l'autre, par rapport à cette idée simple; par exemple, *plus blanc*, *plus doux*, *plus gros*, *égal*, *davantage*, &c. ces relations qui dépendent de l'égalité & de l'excès de la même idée simple, en différens sujets, peuvent être appelées, si l'on veut, *proportionnelles*. Or que ces sortes de relations roulent uniquement sur les idées simples que nous avons reçues par la *Sensation* ou par la *Réflexion*, cela est si évident qu'il seroit inutile de le prouver.

§. 2. En second lieu, une autre raison de comparer des choses ensemble ou de considérer une chose en sorte qu'on renferme quelque autre chose dans cette considération, ce sont les circonstances de leur origine ou de leur commencement, qui n'étant pas altérées dans la suite, fondent des relations qui durent aussi long-tems que les sujets auxquels elles appartiennent, par exemple, *Père & Enfant*, *Frères*, *Cousins germains*, &c. dont les rela-